

Mémoire et authenticité: le méta-témoin et le récit de la Shoah

Frida Bertolini

L'affaire Wilkomirski

Quand en 1995 paru, dans l'édition allemande, *Fragments. Une Enfance, 1939-1948* par Benjamin Wilkomirski¹, l'opinion publique internationale en décréta un succès immédiat.

Le livre relatait la terrible expérience concentrationnaire d'un enfant de tout juste de trois ans qui se trouvait être le seul survivant d'une grande famille juive lettone exterminée par la férocité nazie. Dans *Fragments*, Wilkomirski reconstituait ses souvenirs à travers le point de vue particulier d'un enfant qui, ignorant toute logique adulte, pouvait rappeler les événements à travers les images poignantes et puissantes d'une mémoire uniquement photographique. Le livre fut bientôt traduit en treize langues et son auteur s'imposait sur la scène publique comme un ambassadeur de tous les enfants dont la tragédie juive des camps de concentration avait volé l'enfance.

Wilkomirski reçut d'importants prix dédiés à la mémoire de la Shoah, notamment le *Jewish Quarterly* à Londres, le prix *Mémoire de la Shoah* à Paris et le *National Jewish Book Award* à New York (où il se trouva avec Elie Wiesel dans la liste des finalistes pour la section autobiographie / documentaire)².

Cependant, durant l'été 1998, le journaliste suisse Daniel Ganzfried, fils d'un survivant, publia sur *Weltwoche* trois articles dans lesquels il dénonçait *Fragments* comme œuvre de pure fiction³. Selon Ganzfried, Wilkomirski était Bruno Grosjean, né en Suisse et adopté en 1945 par la famille Dössecker. D'après les recherches de Ganzfried, Wilkomirski avait connu Auschwitz seulement en tant que touriste et, d'ailleurs, il n'était même pas juif. Wilkomirski répondit immédiatement, à travers le journal de Zurich *Tages-Anzeiger*⁴, en disant qu'il ne contestait pas l'authenticité des documents officiels consultés par Ganzfried, mais insistant sur le fait que, comme beaucoup d'autres enfants juifs orphelins de la Shoah, il avait lui aussi reçu, après la guerre, une nouvelle identité. Entre temps, deux spécialistes de la Shoah, Raul Hilberg et Yehuda Bauer, à travers une analyse minutieuse des données historiques fournies par Wilkomirski dans le texte, confirmaient les soupçons sur la véracité du livre.

L'opinion publique, à ce moment, se trouva divisée entre ceux qui croyaient suffisant un reclassement des *Fragments* en tant qu'œuvre littéraire et ceux qui en exigeaient l'élimination puisque le livre offensait la mémoire des survivants.

Pressé par le scandale, l'éditeur allemand Suhrkamp, après avoir longtemps soutenu Wilkomirski, décida, en 1999, de retirer *Fragments* des librairies, suivi de près par les autres éditeurs⁵.

Une tendance à la hausse

Prenant en considération deux autres textes qui se sont révélés des faux, *Survivre avec les loups* de la Belge Misha Defonseca⁶ et *Stolen Soul* de l'Australien Bernard Holstein⁷, il est possible de supposer l'existence d'un véritable *topos* historiographique et littéraire du génocide juif.

¹ Benjamin Wilkomirski, *Fragments. Une Enfance, 1939-1948*, Paris, Calmann-Lévy, 1996.

² Philip Gourevitch, « The Memory Thief », *The New Yorker*, 14 juin 1999.

³ Daniel Ganzfried, « Die geliehene Holocaust-Biographie », *Die Weltwoche*, 27 août 1998.

- « Fakten gegen Erinnerung », *Die Weltwoche*, 3 septembre 1998.

- « Bruchstücke und Scherbenhaufen », *Die Weltwoche*, 24 septembre 1998.

⁴ Peer Teuwsen, « Niemand muss mir Glauben schenken », *Tages-Anzeiger*, 1er septembre 1998.

⁵ Stefan Maechler, *The Wilkomirski Affair: A Study in Biographical Truth*, New York, Schocken, 2001.

⁶ Misha Defonseca, *Survivre avec les loups*, Paris, Robert Laffont, 1997.

⁷ Bernard Holstein, *Stolen Soul*, Crawley, University of Western Australia Press, 2004.

En 1997, un petit éditeur américain, le Mt Ivy Press, publia l'incroyable histoire de Misha Levy Defonseca, qui a survécu dans les forêts d'Europe centrale grâce à son *adoption* par une meute de loups. Ignorant son vrai nom, que ses parents lui auraient imposé d'oublier pour éviter le danger d'être identifiée en tant que juive, Defonseca avouait à l'éditeur qu'elle ne pouvait pas offrir la preuve de son histoire parce que, comme l'avait soutenu Wilkomirski auparavant, les enfants juifs qui avaient perdu leur famille dans les camps avaient été forcés à la fin de la guerre à renoncer à leur identité. Le livre, publié malgré l'avis défavorable des experts interrogés (Deborah Dwork, Laurent Langer et Raul Hilberg)⁸, devint en peu de temps un best-seller au Canada et en Europe. Le faible succès américain coûta toutefois à l'éditeur Jane Daniel une plainte déposée par Defonseca, convaincue que Daniel n'avait pas assez publicisé le livre pour lui frauder des *royalties*. Condamné à verser 33 millions de dollars, Daniel décida alors de lancer un blog sur internet pour essayer de montrer que Defonseca avait menti⁹. Grâce au blog et à l'enquête du quotidien belge *Le Soir*, Defonseca fut finalement démasquée¹⁰.

Misha Levy Defonseca, en réalité Monique Dewael, est née catholique, mariée Levy, remariée Defonseca. Son père, Robert Dewael, avait été un partisan du groupe Grenadiers qui, après avoir été capturé par les Allemands, avait dénoncé une dizaine de compagnons à la Gestapo. Envoyé dans un camp nazi avec son épouse (elle aussi considérée comme subversive), il y avait rencontré sa fin. Pour cette raison, Monique Dewael, orpheline des deux parents et rejetée par sa famille comme la fille d'un traître, aurait identifié sa condition à celle de nombreux enfants juifs victimes du nazisme.

La prolifération de fausses autobiographies pourrait suggérer qu'un nouveau genre littéraire soit en train de s'affirmer.

Le cas plus étonnant est celui de l'Australien Bernard Holstein qui paya de sa propre poche la publication de *Stolen Soul*.

Traumatisés toute sa vie par le souvenir de l'expérience vécue, Holstein décida en 2000 d'écrire son histoire. Il contacta donc l'éditeur Judy Shorrock, racontant qu'il avait été déporté à Auschwitz à l'âge de neuf ans, qu'il avait été soumis à des expériences médicales, qu'il s'était échappé, qu'il avait survécu grâce à une meute de loups et qu'il avait émigré en Australie en tant qu'orphelin.

L'éditeur n'avait eu aucun doute sur l'authenticité de ses mémoires : après tout, l'homme avait le numéro 111404 gravé sur le bras gauche¹¹.

Peu de temps après la publication du livre, le frère de Holstein contestait la véritable identité de l'homme. L'éditeur engagea alors un détective et découvrit que Bernard Holstein n'était nul autre que Bernard Brougham, membre d'une famille catholique australienne. Holstein/Brougham, comme Wilkomirski, continua malgré tout de se déclarer Juif et survivant, mais Shorrock préféra quand même retirer *Stolen Soul* des librairies. Holstein réagit en dénonçant de forts préjugés contre lui. Selon lui, il n'y avait aucune preuve contredisant sa version des faits et l'acte de naissance australien ne pouvait être suffisant, selon lui, pour établir avec certitude qu'il n'était pas la personne qu'il disait être.

Même dans le cas de Holstein, le manque de reconnaissance du faux entrave, encore aujourd'hui, toute tentative de reclasser le livre comme œuvre de fiction littéraire.

La Shoah et les fausses nouvelles

Les faux témoignages ainsi que *les fausses nouvelles de la guerre* analysées par Marc Bloch, exigent une certaine réflexion. Avec Bloch, le faux, en tant que témoignage indirect sur la mentalité collective, devient

⁸ David Mehegan, « Incredible Journey », *Boston Globe*, 31 octobre 2001.

⁹ Jane Daniel, *Bestseller! A shocking look inside the wildcat world of independent publishing*, www.bestsellerthebook.blogspot.com, téléchargé le 30 mai 2008.

¹⁰ Marc Metdepenningen, « Le sombre passé du père de Misha », *Le Soir*, 2 mars 2008.

¹¹ Catherine Madden and Jim Kelly, « Holocaust man's claims queried », *The Sunday Times*, 31 octobre 2004.

objet d'étude pour l'historien. Les représentations collectives, et non pas le faux généré par eux, deviennent par conséquent importantes pour ceux qui veulent comprendre une société.

Sensible à l'action du contexte sur la narration, Bloch exhorte les historiens à étudier l'influence de différents contextes, dans des périodes différentes, sur le développement, la diffusion et la transformation des récits afin de comprendre les mécanismes de la psychologie collective¹².

Dans le cas de Wilkomirski, le témoignage, qui est une fausse autobiographie, est quand même une source pour l'analyse de la société qui l'a produit. Une société dans laquelle la surexposition, même médiatique, des témoins, et la demande correspondante d'identification avec leurs souffrances, ont créé de nombreux *témoins des témoins*.

Dans cette perspective, l'expérience de Wilkomirski acquiert ainsi sa dignité historique qui n'est pas celle du véritable témoin de la Shoah, mais plutôt celle de la *fausse nouvelle de l'ère du témoin*, l'époque inaugurée par le procès Eichmann dans laquelle le survivant acquérait une importante fonction sociale, la mémoire de la Shoah devenant le paradigme du mal¹³.

Le procès Eichmann, comme l'explique Wieviorka, aurait façonné notre compréhension du mal, s'imposant comme point crucial dans l'évolution du discours historique et de la mémoire collective. La figure du survivant, encore dans l'ombre en 1947 quand Levi publia pour la première fois *Si c'est un homme*¹⁴, serait par conséquent devenue socialement gratifiante. À partir de ce moment, le nouveau mot d'ordre, *empathie*, aurait stimulé l'identification des victimes de toutes les tragédies avec les victimes de la Shoah.

Wilkomirski s'est ainsi retrouvé à articuler ses problèmes personnels sur des événements universels, événements que la fréquentation d'un contexte psychanalytique a transféré sur lui en lui donnant des souvenirs plus vrais du vrai. La conjecture historique particulière traversée à l'époque par la psychanalyse était celle du questionnement du concept de *fantôme* de Freud¹⁵. Discussion qui avait conduit au dépassement des limites dans la construction d'un passé imaginaire qui fait irruption dans la réalité¹⁶. Wilkomirski, Defonseca et Holstein se posent en effet sur la mince ligne qui sépare le vrai du vraisemblable.

Les faux témoins, dont les œuvres ne peuvent pas être placées dans le genre du témoignage, met en outre en évidence la présence d'un *topos* historiographique et littéraire de la Shoah doté d'un mécanisme similaire à d'autres histoires du passé.

Dans une chronique latine, écrite par un moine anonyme, le chroniqueur réfère, par exemple, que près de Vitry-le-François une quarantaine de Juifs furent emprisonnés dans une tour. Pour éviter d'être mis à mort par des chrétiens, les Juifs décidèrent, après de longues discussions, de s'entre-tuer. La tâche fut menée par un vieux et un jeune homme. Le vieux, finalement, demanda au jeune de le tuer. Le jeune accepta avec hésitation mais, au lieu de se suicider, il s'empara des biens de ses compagnons et chercha à s'échapper de la tour. Ayant échoué dans sa tentative, le jeune fut mis à mort.

Pour Carlo Ginzburg, qui a mentionné l'épisode dans son essai *Il filo e le tracce. Vero falso finto*¹⁷, le fait, bien que plausible, présente quelques similitudes avec deux passages de la *Guerra giudaica* de Flavio Giuseppe¹⁸.

¹² Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* [1921], in *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, 2006.

¹³ Annette Wieviorka, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

¹⁴ *Se Questo è un uomo* a été publié, pour la première fois et en peu de copies, en 1947, par l'éditeur De Silva. Les quelques copies conservées à Florence ont été perdues dans l'inondation de 1966. C'est seulement en 1958, publié par Einaudi, que le livre connaît un grand succès.

¹⁵ Régine Robin, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003.

¹⁶ Elizabeth Loftus, « Creating False Memories », *Scientific American*, Washington, 1997.

¹⁷ Carlo Ginzburg, *Il filo e le tracce. Vero falso finto*, Milano, Feltrinelli, 2006.

Quoiqu'en l'absence de preuve directe de la lecture de la *Guerra giudaica* par le moine anonyme, Ginzburg suggère la présence d'un *topos* historiographique et affirme que, même si l'anonyme s'était seulement limité à faire écho aux travaux de Flavio Giuseppe et que le prétendu suicide collectif des Juifs de Vitry-le-François finisse par se dissoudre en tant que *fait*, sa description serait, quand même, un important document sur la diffusion de l'œuvre de Flavio Giuseppe qui est, elle aussi, un *fait*. Pour ce qui concerne le livre de Wilkomirski, il me semble tout aussi plausible de supposer l'existence d'un *topos*. Les sources de Wilkomirski pourraient avoir été les innombrables témoignages et l'historiographie même de la Shoah.

Wilkomirski, comme le moine anonyme qui décrit un suicide de masse similaire aux deux épisodes racontés par Flavio Giuseppe, aurait donc construit son travail sur ce qui, dans les années quatre-vingt-dix, était en train d'assumer de plus en plus les semblances d'un *topos* historiographique : la mémoire de la Shoah. Et comme le récit du moine ne fournit pas d'informations fiables sur les faits du XIVe siècle, mais est un document important sur la diffusion de l'œuvre de Flavio Giuseppe, *Fragments*, d'un point de vue narratif, n'ajoute rien à la connaissance du génocide juif, tout en permettant d'entrevoir la société qui en a favorisé la naissance et la diffusion.

L'existence d'un *topos* littéraire du génocide juif est évidente si on prend en considération les mémoires de deux autres faux témoins présentés ici, Defonseca et Holstein.

Il serait toutefois simpliste de ne pas aller plus loin.

Avec les faux témoins, la falsification s'est glissée dans la vérité de la Shoah, sans en altérer la signification. Les textes sont des faux mais les auteurs sont, à cet égard, bien moins menteurs que ceux qui nient la Shoah.

La vérité, la fiction et le mensonge

Fragments est un texte crédible au-delà de la saturation de la mémoire du public, car il est capable de créer cet espace de transfert dans lequel un nouveau type de mémoire peut se réaliser. Une mémoire *pseudo* pour certains, *prothèse* pour d'autres¹⁹, fille en tout cas de ce que Marianne Hirsch définit comme *post-mémoire*²⁰. Plusieurs spécialistes se sont déclarés en faveur de ce type de mémoire comme une alternative à l'absence totale de mémoire qui pourrait se vérifier après la disparition des derniers vrais témoins. À travers cette perspective, Wilkomirski, qui après tout ne propose pas une fausse mémoire, mais une mémoire simulée, pourrait être le méta-témoin de nos temps postmodernes et la simulation pourrait devenir un mode de narration possible, si pas une alternative à la voix de vrais survivants. Mais aussi un défi à la limite imposée par ceux qui affirment que seulement ceux qui ont été à Auschwitz peuvent parler d'Auschwitz²¹.

Signe des temps ou cas fortuit si ce type de simulation touche le récit de la Shoah ? Il s'agit sans doute d'un symptôme de ce qui se passe dans les profondeurs du tissu social : l'impossibilité d'une mémoire *juste*²² et l'échec de l'élaboration du deuil.

¹⁸ L'analyse des mêmes passages conduisit Pierre Vidal-Naquet aux mêmes conclusions. Cf. Pierre Vidal-Naquet, *Flavius Josèphe et Masada*, dans *Les Juifs, la mémoire, le présent*, Paris, Le Seuil, 1981.

¹⁹ Alison Landsberg, *America*, « The Holocaust and the Mass Culture of Memory: Toward a Radical Politics of Empathy », *New German Critique: An Interdisciplinary Journal of German Studies*, n° 71, 1997, p. 63-86.

²⁰ Marianne Hirsch, « Surviving Images: Holocaust Photographs and the Work of Postmemory », *The Yale Journal of Criticism*, n° 1-14, 2001, p. 5-37.

²¹ « Quelli che non hanno vissuto quell'esperienza non sapranno mai che cosa sia stata ; quelli che l'hanno vissuta non la diranno mai ; non veramente, non fino in fondo » (« Ceux qui n'ont pas vécu cette expérience ne sauront jamais ce qu'elle a été ; ceux qui l'ont vécue ne la diront jamais ; pas vraiment, pas entièrement » [traduction du texte italien par Frida Bertolini]). Elie Wiesel cité par Vincenzo Mengaldo, *La vendetta è il racconto. Testimonianze e riflessioni sulla Shoah*, Torino, Bollati Boringhieri, 2007, p. 17.

²² Paul Ricoeur écrit dans l'avertissement de son œuvre sur la mémoire : « Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus

La pression du négationnisme empêche cependant d'évaluer l'efficacité de la simulation d'un témoignage par identification au drame, en relançant au contraire la question de l'authenticité.

Mais qui est le témoin ? Seulement celui qui a vu de ses propres yeux ou aussi celui qui n'a pas vu mais qui, en recevant une vision, possède cette connaissance de l'indicible et, parfois, de l'invisible ?

En présentant son texte comme un témoignage, Wilkomirski aurait trahi le *pacte autobiographique* théorisé par Philippe Lejeune. Ainsi que si *Fragments* peut être défini quand même comme un témoignage, il ne peut toutefois pas être classé en tant qu'autobiographie parce qu'auteur, narrateur et protagoniste ne coïncident pas²³.

Qui dit *Je* dans le livre n'a jamais été dans un camp de concentration, si ce n'est en tant que touriste. Mais Wilkomirski ne confond pas volontairement la frontière entre histoire et fiction parce qu'il croit vraiment en ce qu'il dit, de telle sorte que son livre ne peut même pas être classé comme *roman*. *Fragments* est plutôt une parfaite simulation qui respecte les conventions de ce qui, dans ces dernières années, a émergé comme le genre littéraire du témoignage de la Shoah.

Fondateur d'une tendance à la hausse, *Fragments* n'est certainement pas le premier faux de l'histoire. Aussi les souvenirs d'Americigo Vespucci sont à ce propos une construction et, bien qu'ils n'offrent pas un regard sincère sur la réalité américaine, ils sont également efficaces pour donner une idée de l'imaginaire européen de l'époque. De même, l'histoire de Wilkomirski peut être considérée comme un miroir des effets de la Shoah sur l'imaginaire contemporain²⁴.

Si d'un côté on craint les effets de la disparition des derniers témoins sur la possibilité de continuer à parler de la Shoah, de l'autre côté tout le monde n'est pas prêt à accueillir la naissance de ce qu'Alison Landsberg a appelé *prosthetic memories*.

Selon Landsberg, les nouvelles technologies de la culture de masse auraient équipé notre société de cette forme alternative de mémoire qui peut facilement devenir la mémoire de ceux qui n'ont pas vécu certains événements. La façon traditionnelle d'étudier l'histoire ne serait pas suffisante, selon Landsberg, pour remplacer l'expérience directe garantie par l'écoute de ceux qui ont souffert l'événement. En d'autres termes, l'empathie produite par l'écoute/vision du témoin transformerait le froid et *clinique* discours historique dans une forme d'expérience directe, même si pas vécue, résolvant le problème de la disparition des témoins. L'*effet*, par conséquent, s'imposerait sur le *fait*. Et la vérité ?

Déjà au temps du procès contre Irving, l'historien Richard Evans avait écrit un livre, *In defense of history*, dans laquelle il défendait la discipline historique contre les postmodernistes, attaquant leur prétention de tout transformer en discours sans la possibilité de distinguer le vrai du faux. Si les écrits de négationnistes ont pu se développer, c'est aussi, selon Evans, en raison du relativisme extrême des postmodernistes qui pensent que toutes les approches, y compris le narrativisme, sont valides²⁵.

Mais l'historien doit se confronter avec la narration.

Dans *Les assassins de la mémoire*, Vidal-Naquet affirmait que *L'écriture de l'histoire*, le livre publié en 1975 par De Certeau²⁶, était un texte qui avait contribué à diminuer la fière innocence des historiens qui,

de mémoire – et d'oubli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués ». cf. Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 1.

²³ Le narratologue, suivant le principe de *Le pacte autobiographique* (Paris, Éditions du Seuil, 1975) par Philippe Lejeune, a établi comme critère textuel que dans l'autobiographie le nom du narrateur corresponde à celui de l'auteur. Beaucoup de textes, cependant, ne précisent pas le nom du narrateur et quelques auteurs contemporains ont joué avec le critère même. Il suffit de penser au genre que Serge Doubrovsky définit *autofiction*, dans lequel le nom du protagoniste est identique à celui de l'auteur, mais l'œuvre est présentée quand même comme un roman. Cf. Dorrit Cohn, *The Distinction of Fiction*, Baltimore, Johns Hopkins U.P., 1998.

²⁴ Susan Suleiman, « Problems of Memory and Factuality in Recent Holocaust Memoirs: Wilkomirski/ Wiesel », *Poetics Today*, n° 3-21, 2000, p. 543-559.

²⁵ Evans, Richard, *In defense of history*, London, Granta Books, 1997.

²⁶ Michel De Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

pourtant, ne pouvaient pas se débarrasser de la vieille notion de *réalité* dans le sens de *ce qui a réellement eu lieu*²⁷.

En réfutant la thèse de Faurisson, qui soutient que les camps de la mort nazis n'ont jamais existé, Vidal-Naquet arrivait à la conclusion que bien que la Shoah dût passer par les mots, se faire discours, la réalité restait irréductible.

Certes, les narrativistes peuvent ouvrir les portes aux négationnistes, mais s'il est vrai qu'Auschwitz n'est pas un discours, il est également vrai qu'Auschwitz passe aussi par le discours.

L'existence de la Shoah, en tant qu'événement, ne dépend absolument pas des pensées individuelles. La « question ontologique de la réalité de l'événement devrait toujours être distinguée de la question épistémologique sur la possibilité d'y avoir accès »²⁸.

Autorité et authenticité

Fragments est un livre crédible parce que l'histoire narrée par Wilkomirski est en ligne avec les connaissances communes sur la Shoah²⁹ et ceci, en quelque sorte, sembla garantir son authenticité. En particulier, les critiques littéraires furent impressionnés par la forme originale du récit, car elle correspondait, plus que toute autre chose déjà lue, à la façon dont ils s'attendaient à ce que l'indicible soit raconté. L'assemblage métonymique des souvenirs de Wilkomirski a été universellement reconnu comme la seule forme possible de récit de l'expérience traumatique d'un enfant ayant survécu à la Shoah qui, non seulement, doit faire face à l'indicible, mais aussi aux défaillances de la mémoire enfantine.

Jusqu'au début des années 1990, on avait donné peu d'attention aux enfants ayant survécus à la Shoah. C'est donc dans le contexte d'un intérêt retrouvé pour la mémoire de plus jeunes que s'insère le succès d'un livre comme *Fragments*, qui sembla donner une voix à ceux qui, jusqu'alors, ne l'avaient pas eue.

Le processus d'authentification, par conséquent, va au-delà de la simple *auto-certification* du traumatisme pour impliquer tous ceux qui définissent le standard évaluatif d'une mémoire authentique de la Shoah : historiens, critiques, spécialistes et simples lecteurs. À cet égard, *Fragments* est une coproduction dont la responsabilité ne devrait pas retomber sur le seul Wilkomirski, parce que beaucoup ont contribué à construire son personnage. En outre, Wilkomirski, Defonseca et Holstein ont écrit des textes pleins des thèmes et des *topos* du récit de la Shoah et leurs livres s'expliquent seulement à la lumière de la mémoire culturelle et collective contemporaine³⁰.

Miroir de l'époque, car une société, comme enseigné par Marc Bloch, accepte et diffuse le faux uniquement s'il répond à ses attentes, *Fragments*, *Survivre avec les loups* et *Stolen Soul* peuvent être considérés à tous égards comme de véritables témoignages.

En séparant le problème de l'authenticité de celui de l'autorité, on peut remarquer qu'un texte comme *Fragments* a autorité en tant que témoignage même s'il n'est pas authentique en tant qu'histoire. Selon les études sur la mémoire de Michael Bernard-Donals, le témoignage n'est pas, en général, une fenêtre sur le passé³¹. Tout ce que le témoin réfère est seulement l'absence de l'événement originaire, de sorte qu'au centre de chaque mémoire il y aurait seulement l'oubli de ce qui a été. Nous sommes habitués à penser l'histoire comme ce qui peut être rappelé, tandis qu'en réalité l'événement objet de l'histoire, après s'être déroulé, n'appartiendrait plus à l'histoire. En d'autres termes, le témoignage ne communiquerait pas les faits, mais les effets et donc les faux témoignages seraient aussi efficaces que les témoignages vrais.

²⁷ Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte, 1987.

²⁸ Ernst van Alphen, *Caught by History: Holocaust Effects in Contemporary Art, Literature and Theory*, Stanford University Press, Stanford, 1997, p. 64 [traduction du texte anglais par Frida Bertolini].

²⁹ Sue Vice, *Holocaust Fiction: from William Styron to Benjamin Wilkomirski*, New York, Routledge, 2000.

³⁰ cf. Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Presses universitaires de France, Paris, 1967, et *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Mouton, 1975; Aleida Assmann, *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München, C.H. Beck, 1999.

³¹ Michael Bernard-Donals, «Beyond the Question of Authenticity: Witness and Testimony in the Fragments Controversy», *The Journal of the Midwest Modern Language Association*, n°5-116, 2001, p.1302-1315.

L'autorité d'un témoignage ne serait pas assurée, par conséquent, par la précision des événements racontés, mais plutôt par la capacité de produire des effets sur le lecteur. Ce qui expliquerait le succès de *Fragments*, un livre qui ne fait pas progresser la connaissance de l'histoire, mais qui fait expérimenter l'essence dramatique d'un traumatisme que l'auteur n'a pas souffert personnellement.

Le danger est qu'ainsi la Shoah devienne une métaphore pour ce qui est en dehors de l'histoire (l'expérience, la mémoire, le traumatisme) et que les faux mémoires ne soient plus distinguables de vrais témoignages, vu que la Shoah, en tant qu'événement passé, ne pourrait plus être connue d'aucune façon³².

Construit ou non, le langage de *Fragments* fonctionne comme témoignage. Wilkomirski a probablement subi un traumatisme (peut-être l'abandon de la mère naturelle ou l'expérience de l'orphelinat) qui a produit un vide qui a été rempli par la représentation d'un autre événement dramatique, la Shoah. Wilkomirski aurait donc raconté son traumatisme à travers un autre langage et le choix de ce langage aurait dépendu du contexte social et culturel dans lequel il était plongé : un temps où la réception publique de la Shoah n'était plus un tabou honteux, mais le stimulus pour la création d'icônes. La plus grande horreur du XXe siècle, dont le nom est aujourd'hui répété à plusieurs reprises, aurait pris la place des événements personnels auxquels Wilkomirski n'avait plus accès pour pouvoir les exprimer.

Fragments s'insère, alors, dans le discours historique, comme source pour la description de la société qui a entendu les témoins et de sa façon de métaboliser la Shoah. Le livre de Wilkomirski est le parfait exemple de comment l'usage de la rhétorique du traumatisme peut produire une forte réaction d'empathie chez le lecteur : soit pour le lecteur du même Wilkomirski ou qu'il s'agisse du lecteur de *Fragments*. C'est parce que l'histoire du traumatisme ne peut pas simplement être lue, mais doit plutôt être expérimentée. Et c'est justement la théorie du traumatisme, établie par Shoshana Felman à Yale, qui peut être très utile pour expliquer comment le citoyen suisse Dössekker s'est transformé, au début des années quatre-vingt, en le survivant letton Benjamin Wilkomirski. L'expérience menée par Felman sur ses élèves est, en effet, aujourd'hui, le modèle théorique essentiel pour l'analyse de la relation entre littérature et expérience traumatique³³.

Wilkomirski raconte qu'il a commencé à mieux se connaître après avoir étudié l'histoire de la Shoah à l'école secondaire. La transformation de l'identité de Dössekker en Wilkomirski aurait donc commencé pendant cette période, pour mieux se définir seulement après la mort de la mère naturelle et des parents adoptifs, dernier lien avec l'identité originale. Cet épisode reflète le récit de la réponse donnée à la vision des témoignages de la Shoah par les étudiants de Yale. Felman affirma que les étudiants entrèrent en crise : l'écoute des témoignages produit sur eux des symptômes traumatiques équivalents à ceux des survivants. Bien sûr, Felman n'arriva pas à dire que ses élèves furent transformés en survivants, mais, dans son interprétation, ils devinrent eux aussi des *témoins*. Grâce aux témoignages écoutés, les étudiants auraient intériorisé l'expérience des survivants en la transformant en expérience personnelle.

Wilkomirski est allé plus loin, jusqu'à assumer le rôle du survivant.

Cette étude conduit notre réflexion sur la transmission de la mémoire encore plus loin : si Auschwitz peut être raconté seulement par ceux qui en ont vécu l'expérience alors, celui qui, à travers les témoignages de vrais témoins, a expérimenté la dramaticité de la Shoah peut, avec raison, être considéré à son tour comme un *témoin*. De cette façon, celui qui transmet la mémoire ne doit plus nécessairement avoir subi le traumatisme, mais il doit seulement en avoir fait l'expérience de quelque façon.

Celle-ci pourrait être une voie pour continuer à parler de la Shoah après que tous les vrais témoins auront disparus, à condition, toutefois, que le traumatisme des survivants ne soit pas confondu avec celui,

³² Andrew Gross et Michael Hoffman, «Memory, Authority and Identity: Holocaust Studies in Light of the Wilkomirski Debate», *Biography*, n°1-27, 2004, p. 25-47.

³³ Felman, Shoshana, e Laub, Dori, *Testimony: The Crisis of Witnessing in Literature, Psychoanalysis and History*, New York, Routledge, 1992.

infiniment inférieur, induit par leur récit. Mais même ainsi, outre le danger représenté par le discours négationniste, il reste une importante implication éthique : celle que la dramatique unicité de la Shoah prenne les semblances d'une blessure ordinaire.

Les livres de Wilkomirski, Defonseca et Holstein sont une démonstration de la force de suggestion d'un événement tel que le génocide juif. Bien que faux, ils ne diminuent en aucune façon l'existence de la Shoah, au contraire, ils témoignent tant de la réalité historique de l'événement que de son impact sur le présent.

Les faux témoins ne disqualifient pas les vrais et même si leurs textes ne peuvent pas se substituer au récit des survivants comme modalité narrative alternative, ils ne peuvent néanmoins être considérés comme simple littérature. Ils sont plutôt, comme les fausses nouvelles de la guerre, le miroir dans lequel, comme l'écrit Bloch, « la conscience collective contemple ses propres traits »³⁴.

³⁴ Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, op. cit., p. 313.